

← VI → LES PROBLEMES DE L'EXTENSION D'UNE ETUDE
MONOGRAPHIQUE DE TERROIR A TOUTE UNE "REGION"

Lorsque le Comité technique de l'ORSTOM et tout spécialement ses deux promoteurs G. SAUTTER et P. PELISSIER inscrivent en 1964 dans le programme de recherche de la section de géographie l'étude des terroirs, ils envisagent d'atteindre deux buts complémentaires :

(1) - Faire un inventaire ou mieux, réaliser un Atlas des terroirs en pays tropicaux,

(2) - Etendre les résultats de l'étude monographique à toute une contrée présentant des caractères semblables, sinon apparentés.

Le premier problème qui se pose dès que le chercheur se propose d'élargir son étude de terroir, est celui de préciser les critères permettant de délimiter son nouveau champ d'investigation : s'appuiera-t-il sur des facteurs physiques ? sur des données ethniques ? ou sur les deux à la fois ? ⁽¹⁾

Au cours de son étude en profondeur, le géographe décrit, analyse explique un type de paysage qui correspond souvent à la projection du sys-

⁽¹⁾ Les exemples que nous proposons pour illustrer les développements qui vont suivre, sont empruntés pour la plupart à un milieu qui nous est familier : la zone soudanienne, et correspondent peut-être imparfaitement aux problèmes qui se posent dans les régions de grandes forêts ou dans celles déjà engagées dans une économie de marché. Toutefois, si les contextes physique et humain varient suivant les régions, nous pensons que les problèmes évoqués sont assez généraux pour s'appliquer à des milieux différents.

tème socio-économique du groupe humain sur le milieu naturel qu'il aménage. Ici, chez les Bobo, par exemple, - société communautaire - le village est groupé en quartiers très denses, les champs de cases permanents sont installés en cercles concentriques, serrés, sur un rayon de plusieurs centaines de mètres, sous le couvert d'un parc arboré sélectionné. Les champs temporaires groupés généralement en blocs d'un seul tenant, vastes de plusieurs dizaines d'hectares, sont rejetés à quelques kilomètres des aires habitées.

A quelques kilomètres de là, dans un milieu physique en tout point semblable, les Dagari (société segmentaire) ou les Mossi (à pouvoir politique centralisé) ont façonné un type de paysage très différent : habitat dispersé ou légèrement rassemblé en nébuleuses, champs de villages parsemés de larges jachères, éparpillés autour des habitations sous le maigre couvert de quelques arbres sélectionnés, parcelles de champs de brousse souvent isolées, ouvertes çà et là dans la forêt voisine.

Par la simple observation des paysages humanisés qu'il découvre en cours de route, le voyageur le moins averti est capable bien souvent, de signaler son passage d'une ethnie dans une autre. L'unité d'un pays colonisé par une même population n'est nullement détruite par la diversité du milieu physique, par les contrastes du relief : sans être en tout point semblable partout, villages, habitations, environnement, organisation des terroirs, se pliant aux exigences topographiques, ont un air d'étroite parenté et reflètent des modes d'occupation de l'espace similaire.

Ces quelques observations nous conduisent tout naturellement à penser que le critère ethnique, plus que tout autre est susceptible de guider le géographe dans le choix des limites qui doivent circonscrire son nouveau champ d'étude. Ainsi, le terme de pays qui met surtout l'accent sur l'intervention organisée d'un groupe humain sur le milieu, paraît préférable à celui de région, défini principalement en fonction de ses caractères physiques.

C'est donc à l'intérieur de chacun de ces pays (bobo ou mossi, kissi ou sérér) s'étendant sur des régions de collines et sur la plaine voisine, sur les plateaux austères et dans les riches vallées que le géographe se propose, à partir d'une étude lourde pratiquée sur un seul terroir, d'élargir les résultats de ses travaux à tout un territoire occupé par une même population.

Dès qu'il entre dans la voie de l'extension de son étude monographique, le géographe découvre invariablement dans les nouveaux villages enquêtés un certain nombre de différences plus ou moins frappantes qu'il doit expliquer.

Les uns sont fonction de la population elle-même, d'ordre interne pourrait-on dire; nous retiendrons comme exemple l'inégale répartition des habitants dans un pays physiquement homogène, favorisant ainsi la formation de terroirs différents.

Les seconds sont d'ordre externe : la diversité du milieu physique conditionne une certaine adaptation de l'habitat, de l'agencement des terroirs, le contact avec des sociétés différemment organisées, l'emprise plus ou moins profonde de la civilisation moderne, de ses techniques, de son

économie peuvent modifier, dans quelques secteurs le comportement d'une fraction de la population étudiée.

A l'étude d'un terroir type, généralisée à tout un pays, tenant compte des deux séries de facteurs de différenciation proposées, pourrait s'ajouter un thème de réflexion d'un ordre tout à fait différent : l'étude du dynamisme de la population elle-même. Nous entendons par dynamisme du groupe, l'ensemble des facteurs sociaux, démographiques, technologiques, parfois même religieux etc... qui conditionnent l'économie (lato sensu) de la population.

I - LES PROBLEMES D'ORDRE INTERNE

Le problème de la généralisation d'une étude profonde à tout un groupe se pose différemment suivant qu'il s'agit d'une population de faible importance numérique (10.000 à 15.000 hab.) ⁽¹⁾ ou d'une société beaucoup plus nombreuse (50.000-100.000 personnes ou plus) vivant chacune dans une région uniforme.

1.1. Populations peu nombreuses

Les Wara de la région de Banfora (approximativement 6.000 habitants) vivent dans des villages accrochés au sommet des talus qui descendent des plateaux gréseux et dominant d'une bonne centaine de mètres les rizières et la plaine voisine. Ce pays qui s'étend tout au plus sur 150 ou 200 km² se caractérise tout spécialement par la dissociation entre les aires habitées et les terroirs proprement dits, et forme un ensemble homogène, très différent du pays sénoufo qui l'entourne.

Le géographe, ayant pratiqué une enquête lourde dans l'un des huit villages de cette ethnie, peut, après enquêtes de contrôle rapides, pratiquées sur les autres villages, élargir sans difficulté à tout le pays wara, les données de la monographie de base, en nuancant ici et là ses observations premières.

Chez les Koulango de la région de Bouna (Haute Côte d'Ivoire), comptant quelques 8.000 habitants, mais vivant dans une région de plaine (formée principalement d'arènes granito-gneissiques) s'étendant sur 5.000 km² environ, le problème est semblable : les modes d'occupation de l'espace, les genres de vie, l'organisation sociale ne varient guère d'une communauté à l'autre.

(¹) Ces chiffres sont des ordres de grandeur

Tout compte fait, lorsqu'il s'agit de populations de faible importance numérique installées dans un milieu homogène, l'extension des résultats offerts par l'enquête lourde s'appuie solidement sur l'enquête monographique d'un terroir. Il suffit au chercheur de déborder largement son terrain d'enquête initial et après une série de prospections dans les communautés voisines, il sera capable de présenter une étude sérieuse susceptible de s'appliquer à tout le pays.

1.2. P o p u l a t i o n s n o m b r e u s e s n u m é r i q u e m e n t

Nous prendrons pour exemple le groupe dagari qui ne dépasse guère le chiffre de 50.000 habitants en Haute-Volta et s'est établi dans une région physiquement homogène : bassins formés d'arènes granito-gneissique, dominés par endroits par quelques buttes-témoins cuirassées. Les charges démographiques sont variables : 70 à 80 habitants au Km² dans les zones anciennement colonisées, 10 à 15 habitants sur les fronts pionniers. Partout, en pays dagari, les paysages humanisés sont semblables : habitat dispersé, couvert arboré entourant le village, champs permanents cultivés sur buttes à l'intérieur du périmètre habité, utilisation des bas-fonds.

Toutefois, les secteurs surpeuplés se caractérisent par un enchevêtrement assez confus de parcelles, non seulement aux alentours des aires habitées, mais aussi en brousse. Les jachères sont étroites, brèves si l'on en juge par l'aspect chétif de la végétation arbustive qui a peine à s'implanter sur des terres trop usées. Tout ce désordre foncier reflète le malaise profond d'un paysannat trop nombreux vivant sur des terres insuffisantes.

Sur les fronts pionniers, l'organisation des terroirs apparaît beaucoup plus simple : les fermes, distantes d'une portée de flèche les unes des autres, s'alignent généralement à quelque distance du cours d'eau, sur les berges non inondables. Les champs permanents qui se développent autour de chacune d'elles, se prolongent perpendiculairement à l'axe du ruisseau vers la brousse voisine en domaines étroits et allongés, délimités par le tracé des sentiers. Tandis que le front des cultures se heurte aux réserves forestières intactes à l'arrière, côté village, la jachère se reconstitue vigoureuse, épaisse. Ici, par conséquent, sur les terres neuves, le terroir villageois reflète non seulement un système de mise en valeur bien structuré, mais aussi un solide équilibre entre les charges humaines et les possibilités offertes par le milieu naturel.

Confronté à ces deux types de terroir d'aspect si différent, organisés cependant par une même population, le chercheur peut difficilement imaginer une solution susceptible d'expliquer le passage d'un système à l'autre. L'analyse des photographies aériennes correspondant à ces deux zones, faciliteront dans une large mesure l'orientation de ses recherches. En effet, si les clichés accentuent encore les contrastes observés au sol, ils permettent de découvrir à travers l'assemblage confus et désordonné des parcelles correspondant à la zone densément peuplée, une direction privilégiée de séries de champs qui dans certains secteurs s'allongent perpendiculairement à l'axe de la vallée vers ce qui était autrefois les réserves forestières.

Ces éléments nouveaux, favorables à une meilleure orientation des recherches, permettent de saisir tout le processus qui a conduit à la désorganisation progressive du système de mise en valeur initiale et d'en expliquer les étapes successives. L'étude des différentes phases de cette désorganisation du milieu nécessitera de la part du chercheur un examen approfondi des données recueillies aux deux stades opposés de cette évolution et entraînera, par conséquent, la réalisation de deux enquêtes lourdes dans chacun des deux secteurs. Par la suite quelques enquêtes cursives pratiquées dans un certain nombre de villages appartenant à des stades intermédiaires permettront de broser avec toute la précision voulue, un tableau fidèle des divers modes d'organisation de l'espace en pays dagari.

Mais bien souvent, les groupes numériquement nombreux, vivant sur de larges territoires, sont non seulement confrontés aux problèmes internes que nous venons d'examiner, mais sont soumis à des conditions physiques variées, à des sollicitations économiques, sociales diverses qui altèrent, modifient plus ou moins profondément le comportement de certaines fractions de la population.

2 - FACTEURS EXTERNES

2.1. Diversité des conditions du milieu physique

Les vastes territoires occupés par des populations numériquement importantes couvrent généralement des types de régions diversifiées qui obligent le paysan à choisir des modes de mise en valeur adaptés aux conditions du milieu. C'est ainsi que les Bobo de Haute-Volta vivant sur les formations birrimiennes aux sols riches ont, par des aménagements permanents, par l'usage d'amendements etc..., créé autour des villages une large couronne de cultures intensives dont la superficie dépasse parfois celle des champs de brousse. Par contre, dans les bassins de l'ouest, médiocrement fertiles, ils ont limité leurs cultures permanentes à des champs de case étroits, tandis que le gros de leurs moissons est récolté dans les champs de brousse.

Au Mali, les Dogon réfugiés pendant près de deux siècles sur les plateaux austères de Bandiagara avaient, pour subvenir à leurs besoins, imaginé des méthodes agricoles très perfectionnées. Au début de ce siècle, lorsqu'ils purent à la faveur de la paix imposée par la colonisation, descendre et s'installer nombreux dans la plaine du Séno, et disposer d'espaces cultivables pratiquement illimités, ils abandonnèrent en partie leurs techniques élaborées et adoptèrent dans cette région une culture de type extensif.

Le milieu physique conditionne donc, dans une certaine mesure, l'implantation de l'habitat, la disposition des champs, la mise en valeur des terres. Le géographe peut d'autant moins rester insensible aux problèmes physiques, que le but même de ses recherches est d'expliquer l'organisation de l'espace par l'homme, de définir les relations plus ou moins étroites entre l'homme et le milieu. Le rappel de ces principes fondamentaux n'est pas inutile : dans la plupart des travaux sur les terroirs, l'examen des problèmes physiques est "escamoté" par le géographe, ils ne sont abordés que pour la forme, en quelques pages, voire même en quelques paragraphes. Sans vouloir demander au chercheur une étude exhaustive de morphogénèse ou de climatologie, il serait souhaitable qu'à partir de ses observations personnelles de l'analyse de travaux spécialisés, il soit capable de situer sur terrain d'enquête à l'intérieur du contexte physique régional et de retenir parmi les caractères spécifiques observés, les facteurs susceptibles d'expliquer l'organisation même des terroirs.

L'examen de quelques exemples précis, permettra de mieux saisir tout ce que l'analyse du milieu physique peut apporter comme enseignement à l'étude des terroirs.

En pays tropicaux et en zone soudanienne tout spécialement, les plateaux cuirassés qui occupent une place importante dans les paysages constituent généralement des pôles répulsifs à l'implantation des villages et des cultures. Par contre les talus et les glacis qui leur font suite, les bassins, les plaines et les vallées qui s'étendent entre chacun d'eux, sont autant de lieux privilégiés pour l'exercice des activités rurales. Au revers des plateaux vides d'habitants, s'opposent par conséquent les zones dépressionnaires plus fertiles souvent bien peuplées. Par ailleurs le site du village lui-même est choisi en fonction de certains critères physiques : pied de talus, mamelons non inondables, cuirasses de bas-fond (le long des cours d'eau). L'utilisation des terres, la variété des produits cultivés, la durée de l'exploitation sont fonction de la nature et de la profondeur des sols. Les talus qui circonscrivent les plateaux sont souvent considérés comme des zones fertiles. Toutefois, certains secteurs de talus, correspondant aux corniches les plus élevées sont inutilisés par le paysan qui l'abandonne à la pâture des chèvres. Pour expliquer ce phénomène, l'étude morphologique devient indispensable : le revers du plateau est rarement horizontal, il prend la forme de bombement ou de gouttière qui favorise non seulement le ruissellement des eaux en surface dans une direction privilégiée, mais aussi celles infiltrées à travers les multiples diaclases de la cuirasse. Dans les zones de résurgence ou plutôt de forte imprégnation des eaux, c'est-à-dire sur les talus inclinés dans le sens général de la pente du plateau, l'érosion chimique intense favorise la formation de sols profonds; elle est faible sur les talus inclinés dans le sens contraire du revers (correspondant aux corniches les plus hautes) : ici, les sols formés de gravillons de pierres issues de la cuirasse sommitales sont impropres à la culture.

Dans le même ordre d'idée, la permanence des cultures, la pratique de courtes ou de longues jachères, l'abandon définitif de terres aux troupeaux pourront être facilement expliqués par les résultats d'une analyse pédologique systématique.

Comme on le sait, le paysan ouvre ses champs dans les secteurs colonisés par des formations végétales spécifiques, indiquant une bonne fertilité des terres. L'inventaire botanique du pays, pratiqué par la méthode de sondage, donnerait au chercheur une idée suffisamment précise des possibilités d'extension prochaine des cultures.

Dans le domaine de la climatologie, l'analyse de quelques phénomènes zonaux spécifiques, étroitement liés aux activités agricoles, - nous pensons tout spécialement à la récession des précipitations dans les régions soudaniennes, sa durée, sa périodicité au début de l'hivernage - permettrait de mieux comprendre les causes profondes qui accroissent les difficultés du paysannat à certaines époques de l'année (soudure alimentaire, goulot d'étranglement dans le travail en juin et juillet).

L'étude générale du milieu physique, complétée par une analyse précise de quelques cas spécifiques choisis en fonction de leurs rapports étroits avec l'organisation des terroirs et les préoccupations du monde paysan offre donc au géographe des matériaux originaux, fondamentaux qui lui facilitent une meilleure approche des multiples facteurs ayant présidé à la mise en place et à l'organisation du système agricole étudié.

2.2. C o n t a c t s i n t e r - e t h n i q u e s

Aux conditions imposées par le milieu physique s'ajoutent parfois, dans les communautés installées aux contacts de sociétés différentes, des emprunts de pratiques culturelles, de techniques nouvelles qui modifient l'organisation des terroirs.

Les migrations continuelles des Lobi ⁽¹⁾ les conduisent actuellement à s'installer en pays koulango dans les plaines sablonneuses du nord de la Côte d'Ivoire, mieux arrosées que dans les régions septentrionales (lieu de leur habitat précédent). Habitué jusqu'ici à semer uniquement le mil et le haricot, ils s'adonnent maintenant à la culture de l'igname qu'ils ne consomment guère d'ailleurs, mais qu'ils réservent à la vente. Des Koulango venus du sud et appartenant aux "civilisations de la racine", ils ont emprunté les techniques culturelles de l'igname qu'il place en tête du cycle agricole sur les parcelles nouvellement ouvertes dans la forêt; après une première campagne agricole consacrée aux racines, le Lobi

(¹) Les techniques culturelles peu élaborées des Lobi sont l'une des causes de leurs migrations continuelles. Installés jusqu'alors sur les terres fertiles des formations birrimiennes au sud de Gaoua, ils sont obligés maintenant, après avoir pour longtemps épuisé leurs sols, de rechercher ailleurs des terres fécondes pour subvenir à leurs besoins.

s'adonne par la suite à ses cultures traditionnelles, jusqu'à épuisement total des terres (2).

L'introduction de l'igname dans le cycle culturel de l'exploitation du Lobi pratiquant jusqu'ici une agriculture de subsistance, témoigne des avantages économiques que peuvent retirer certaines fractions de population placées en étroits contacts avec d'autres groupes.

Inversement, on peut se demander si l'arrivée massive des Lobi dans le cercle de Bouna a été bénéfique aux Koulango. Il n'en est rien, bien au contraire, la population koulango fortement ébranlée au cours des dernières années du XIV^e siècle par le passage des troupes de Samory, s'avère incapable de "digérer" le flots des émigrants venus du nord. Maître de la terre, disposant par conséquent sur le plan de la religion traditionnelle d'une forte suprématie sur les nouveaux-venus, le Koulango exige de ceux-ci à chaque occasion, des services gratuits, des cadeaux et s'adonne de moins en moins aux travaux agricoles. De telles pratiques sont le reflet d'un "laisser-aller" dangereux et d'un affaiblissement progressif du dynamisme de la société accueillante : les garçons délaissent la terre, ils deviennent commerçants, les ménages s'effritent, les villages s'amenuisent et finissent par disparaître les uns après les autres.

Confronté à ce genre de problème, le géographe qui désire généraliser ses études de terroirs à tout le pays lobi, procèdera non seulement à une série d'enquêtes cursives ou lourdes sur quelques hameaux d'émigrants établis en pays koulango, mais sera amené à étudier les règles essentielles de l'organisation socio-économique du groupe d'accueil. En effet ses enquêtes sur les colonisateurs lobi le conduiront à analyser leurs modalités d'installation, l'étendue de leurs échanges de leurs relations qui sont à la source même des modifications éventuelles observées dans l'organisation des nouveaux terroirs aménagés. Il paraît donc évident que la connaissance précise des institutions fondamentales, de l'organisation sociale des deux groupes, facilitera grandement l'analyse de leurs contacts. Réciproquement, le chercheur étudiant les terroirs koulango, ne pourra éluder le problème de la colonisation des Lobi dans les provinces septentrionales du pays et sera amené à faire une série d'enquêtes parmi les émigrants venus de la Haute-Volta.

Inversement, il est possible que le chercheur constate entre deux ethnies vivant côte à côte depuis des générations, une absence à peu près complète de relations, de contacts. Chacune d'elles poursuit dans son propre

(2) Chez les Lobi, l'extension de cette culture nouvelle pour eux, favorisée par des conditions climatiques et pédologiques excellentes, par l'utilisation de bonnes méthodes culturales empruntées aux Koulango, a bénéficié par ailleurs, d'une situation économique privilégiée : dans le sud, depuis une vingtaine d'années, la demande mondiale de café et de cacao a développé la monoculture de ces produits et, par voie de conséquence, a provoqué une demande accrue de biens de consommation et tout spécialement de l'igname.

univers ses activités économiques, sociales, organise ses terroirs selon ses conceptions traditionnelles, sans emprunter auprès du groupe voisin des techniques plus élaborées, des produits nouveaux qui permettraient d'améliorer rendements et niveaux de vie. En juillet 1966, nous avons pu observer dans deux séries de villages (les uns pougouli, les autres bwa), séparés seulement par une distance ne dépassant pas 5 ou 6 km, vivant dans un milieu en tout point semblable, des différences très sensibles dans le comportement du paysan au cours de cette période de "soudure". Chez les premiers, la pénurie des vivres était telle, qu'elle ne les autorisait à prendre qu'un maigre repas par jour; chez les seconds, les réserves de céréales étant encore abondantes, n'imposait aucune restriction alimentaire. Par ailleurs, les Pougouli poussés par la hantise de la faim, avaient déjà à cette époque de l'année, procédé à deux semailles successives, chaque fois anéanties par de longues périodes de sécheresse; les Bwa quant à eux, estimant que les pluies étaient jusqu'alors insuffisantes, s'occupaient essentiellement d'amender leurs terres de village et de préparer minutieusement leurs parcelles qui recevraient avec retard les semences au moment opportun.

La répétition chaque année, d'une situation semblable ne peut laisser indifférent le chercheur qui étudie le groupe pougouli et tout spécialement ses terroirs. Une série d'enquêtes rapides pratiquées simultanément en pays bwa et pougouli, lui permettront de déceler les facteurs qui interdisent des contacts suivis, des échanges fructueux entre les deux populations. Les informations recueillies dans les deux sociétés lui permettront, lorsqu'il établira le bilan relatif au paysanat pougouli, de formuler des hypothèses nuancées sur les causes profondes de sa stagnation économique, de son isolement.

En nous limitant volontairement à l'examen de quelques cas extrêmes, nous avons voulu attirer l'attention du chercheur sur l'intérêt toujours bénéfique qu'il a à aborder le cadre du pays dans lequel se déroulent ses enquêtes de terroir. Les données recueillies dans des villages étrangers limitrophes, compléteront utilement celles obtenues à l'intérieur même du pays et offriront au chercheur des voies nouvelles d'investigation et parfois même des solutions aux problèmes en suspens. L'existence de relations étroites entre gens appartenant à des sociétés différentes ou le refus de tout contact, les facteurs limitatifs ou favorables à l'entretien des rapports inter-ethniques, seront autant d'éléments complémentaires susceptibles de mieux appréhender le milieu social étudié, de mieux comprendre les changements ou les variations observées dans quelques villages marginaux du pays.

2.3. Les facteurs d'évolution moderne

2.3.1. Les voies de communications

Ouvertes dès les premières années de la pénétration occidentale, elles ont, en favorisant l'entretien de relations permanentes avec le monde extérieur sur le plan économique social, politique, religieux, etc..., modifié la vie des groupes ruraux d'une façon d'autant plus forte que ceux-ci étaient proches des routes ou des lignes de chemin de fer. Généralement, l'ouverture des voies d'accès ont été attractives : le chemin de fer de Dakar à Saint-Louis et à Tambacounda, la route d'Abidjan à Bouaké, d'Accra à Koumasi sont actuellement des axes de fortes concentrations humaines.

2.3.2. Le phénomène urbain.

L'industrialisation de certaines villes comme Dakar, Abidjan, Accra, l'accroissement rapide de leur population a transformé le visage des régions voisines : les cultures maraîchères, les vergers ont remplacé autour de la capitale du Sénégal les "lougan" des paysans sérère ou lébou. Les plantations de palmiers à huile d'hévéa, de bananiers, les potagers forment autour d'Abidjan une vaste auréole de quelques 25 à 50 km de rayon. Toutefois, autour des capitales purement administratives, Bamako, Niamey, Ouagadougou, l'influence urbaine ne dépasse guère 3 à 4 km, au-delà la vie rurale traditionnelle est fort peu modifiée.

2.3.3. Introduction de cultures et de techniques nouvelles

Si le développement "spontané" et rapide des cultures d'exportation : arachide au Sénégal et surtout café et cacao en Côte d'Ivoire, au Ghana et en Nigeria a bouleversé les paysages ruraux traditionnels, la construction d'un barrage, l'aménagement d'une portion de vallée ont eu jusqu'ici une influence limitée aux seuls villages directement intéressés par ces travaux. Plus étendue, plus profonde apparaît l'action menée depuis quelques années seulement par certains organismes d'intervention, à l'intérieur de quelques circonscriptions administratives. L'introduction de la culture attelée, l'extension de la culture intensive à partir d'amendements, l'introduction de produits commercialisables dans le cycle agricole traditionnel, tend à modifier l'organisation des terroirs et de l'économie villageoise non seulement dans les secteurs d'encadrement mais souvent bien au-delà.

2.3.4. Influences politiques et religieuses

Aux interventions techniques réalisées pour la plupart sous l'égide des nations industrialisées, s'ajoutent les actions menées par les gouvernements des nouveaux Etats indépendants. Si tous ont adopté un programme de promotion sociale de développement économique, chacun s'est inspiré pour le réaliser, d'une idéologie politique spécifique qui oriente ses moyens d'action. C'est ainsi qu'en Guinée, les autorités gouvernementales essaient de diriger l'économie suivant un système socialiste, tandis qu'en Côte d'Ivoire la libre entreprise reste le principe fondamental du développement.

L'opposition ouverte ou passive des organisations traditionnelles à la mise en place des nouvelles structures politiques, provoque un peu partout dans le paysannat un climat de tension sociale entre les anciennes et nouvelles générations, un affaiblissement continu de l'autorité coutumière. L'accession à l'indépendance a précipité dans la zone sahélienne de Haute-Volta, la libération effective des sociétés inféodées à la classe noble des Touareg. Le départ massif des Bella (les serviteurs des Touareg) liés jusqu'alors aux tâches serviles (agriculture, garde des troupeaux) contraint les anciens maîtres à s'adonner "discrètement" à l'agriculture, à surveiller le bétail et par voie de conséquence à stabiliser leur habitat. Les anciens vassaux, quant à eux, élargissent leurs champs de culture au détriment des zones de pâturage et, signe de leurs libertés recouvrées, s'adonnent à l'élevage des bovins auquel ils ne pouvaient prétendre jusqu'ici. Depuis une dizaine d'années, on assiste dans cette région à un changement rapide des paysages ruraux avec apparition de véritables terroirs, et une plus grande stabilité de l'habitat.

Rappelons pour mémoire, l'action de grande envergure entreprise parfois par certaines sectes religieuses : le mouvement de collectivisation massive de l'économie paysanne réalisée dans la partie orientale du pays ouolof sur les zones pionnières du Sénégal colonisées par la secte islamique mouride a, depuis la fin de la dernière guerre mondiale, totalement bouleversé les paysages ruraux de cette région.

Nous ne prétendons pas avoir épuisé dans ce bref exposé, la totalité des problèmes que le chercheur est susceptible de découvrir lorsqu'il entreprend de généraliser ou d'adapter les résultats de ses enquêtes lourdes réalisées sur un seul terroir à l'ensemble d'un pays. L'extension des recherches au niveau le plus large peut être envisagée sous deux formes différentes : ce peut être une sorte de contre-épreuve destinée à vérifier le bien fondé des informations fondamentales recueillies au cours des enquêtes profondes sur le terroir de référence, ou devenir le principal objet de l'étude.

Si le chercheur adopte la première perspective, la pratique de sondages, d'enquêtes cursives rapides sera suffisante pour contrôler l'exactitude des analyses monographiques et des données essentielles recueillies dans le village témoin qui reste le centre de son étude. Il lui sera facile, par conséquent de brosser un tableau assez précis des types d'organisation foncière, technique, économique rencontrés dans tout le pays.

Dans la seconde option, le géographe utilise les résultats des enquêtes lourdes pratiquées sur le premier terroir comme une approche, un élément d'information fondamentale, indispensable à la poursuite de ses recherches. Celles-ci pratiquées suivant les mêmes méthodes dans les secteurs présentant des caractères exceptionnels, lui permettront de proposer à l'issue de ses travaux une étude générale d'autant plus précise qu'elle sera fondée sur une analyse minutieuse de tous les aspects caractéristiques du pays et mettra en valeur, expliquera les variantes régionales et les nuances locales.

3 - NOTION DE DYNAMISME DU GROUPE

Qu'il adopte l'une ou l'autre de ces méthodes, le chercheur, lorsqu'il aborde les conclusions de ses travaux, propose généralement une synthèse exhaustive de ses recherches il confronte, à un niveau élevé, les résultats de ses analyses, les confronte et présente un tableau général de l'organisation actuelle des terroirs étudiés. En somme, il fait le point d'une situation actuelle de l'économie (lato-sensu) paysanne en fonction du passé. Si cette analyse précieuse sans nul doute, satisfait l'esprit, elle déçoit généralement les utilisateurs "actifs" de ces travaux : les perspectives d'avenir du pays, lorsque ce sujet est abordé, sont traitées en quelques pages, voire, en quelques lignes. La réserve du chercheur qui détient cependant par son expérience une connaissance solide du pays, l'absence de tout engagement de sa part pour exprimer une orientation susceptible d'améliorer le mode de vie des habitants, constituent l'un des reproches essentiels formulé par les responsables des actions de développement.

On comprend les réticences du géographe à s'aventurer dans un domaine qui n'est plus le sien et à se limiter à la simple analyse des faits observés : cette attitude de l'observateur objectif, impartial, mais "passif" correspond vraisemblablement à la formation qu'il a reçue. Cette formation fort bien adaptée pour expliquer les paysages agraires en fonction des milieux physique et social, de l'économie et de l'histoire, ne le prépare guère à proposer des solutions concrètes aux multiples problèmes observés.

Cette situation étant ce qu'elle est pour l'instant, on peut s'interroger, par une réflexion orientée vers l'avenir, dans quelle mesure le géographe, tout en restant dans le domaine qui lui est propre, peut offrir aux utilisateurs de ses études, des matériaux susceptibles de les guider efficacement dans leur action. Nous pensons à cet effet qu'une recherche orientée vers ce que nous appellerons le "dynamisme de la société" (mettant en valeur non seulement les facteurs de progrès, mais aussi tous ceux qui retardent ou bloquent le développement de la population) faciliterait dans une certaine mesure une meilleure compréhension du milieu dans lequel l'agronome, l'économiste, l'administrateur, etc... sont amenés à agir. Une telle étude leur donnerait vraisemblablement des moyens d'action plus efficaces, plus nuancés, lorsqu'ils sont confrontés aux problèmes de l'organisation paysanne.

Les quelques réflexions que nous proposons sur ce thème n'ont rien de limitatif : leur objectif est de préciser les directions qui nous paraissent essentielles pour cerner de plus près la notion de dynamisme du groupe.

Nous pensons que le dynamisme d'un groupe est généralement indépendant des conditions physiques du milieu dans lequel il vit : nous avons évoqué l'exemple des Lobi qui, installés sur les riches bassins birrimiens

du sud de Gaoua, se sont révélés incapables de maintenir la fertilité de leurs sols; abandonnant leur terroir lorsqu'il est épuisé, ils vont toujours plus loin coloniser les espaces inoccupés. Par contre les Dogon, contraints de vivre sur les plateaux hostiles de Bandiagara, ont réussi à force d'ingéniosité à pourvoir à leur subsistance et à prospérer. Descendus dans la plaine du Séno, plus favorable à leurs activités agricoles, ces mêmes Dogon ont abandonné la plupart de leurs techniques les plus élaborées pour se consacrer à une agriculture de type extensif. L'exemple des Dagari offre des situations similaires : les méthodes d'exploitation deviennent d'autant plus archaïques que les espaces disponibles sont illimités. On serait donc tenté de conclure que les éléments favorables du milieu naturel affaiblissent, désamorcent le dynamisme des groupes bénéficiaires, si d'autres exemples ne venaient infirmer cette hypothèse : les Sénoufo, les Sérèr, les Bwa établis sur des terres fertiles, n'abandonnent pas pour autant leurs méthodes agricoles élaborées et la vitalité de leurs groupes n'en est point amoindrie.

Il faut donc rechercher dans d'autres domaines les éléments qui conditionnent le dynamisme d'un groupe humain. Nous en avons retenu trois qui ne débordent nullement la compétence du géographe : la démographie, l'histoire, l'organisation sociale. D'autres qui ne sont plus du ressort de sa discipline pourraient apporter d'utiles compléments à la connaissance du dynamisme du groupe : la psychologie par exemple permettrait de découvrir son degré de réceptivité et d'initiative, la science des religions soulignerait la force de son attachement aux cultes traditionnels, aux interdits (attachement qui limite dans certain secteur son engagement dans une économie moderne : chez les Lobi par exemple, les produits de la vente du mil ne peuvent être utilisés à l'achat de vêtements) la pathologie etc... (1)

(a) La démographie

Dans le monde rural des pays sous-développés, l'économie, le développement des communautés reposent pour une bonne part sur la force de travail, sur le potentiel humain. La fécondité insuffisante des Koulango de la région de Bouna en Côte d'Ivoire, des Bwa des environs de Béréba en Haute-Volta, est un facteur de stagnation, voire même de recul de leur économie. Le travail fourni par les hommes valides, l'aide substantielle apportée par les femmes, sont tout juste suffisants à couvrir les besoins essentiels de la communauté. Les causes profondes de l'insuffisance démographique, les remèdes à apporter ne pourront être découvertes que par des enquêtes conjointes du psychologue (motivations d'une restriction des naissances) et du médecin, (étude de la stérilité des habitants). Le rôle du géographe consistera à mettre en valeur l'importance, la localisation exacte du phénomène de la dénatalité par une étude rétrospective des cahiers

(1) Le bref développement qui va suivre doit être considéré comme une orientation, nous insisterons tout spécialement sur les facteurs limitatifs du dynamisme.

de recensement et une approche par voie d'enquête.

(b) L'histoire

Les guerres, les épidémies, l'impact colonial etc... ont parfois entraîné des traumatismes profonds dans certaines ethnies. Ces traumatismes, chez certaines d'entre elles, n'ont pu jusqu'ici être surmontés. A la fin du siècle dernier, les guerres de Babatou chez les Sissala, celles de Samory chez les Koulango, les Tiéfo, les Dioula de Kong en décimant une partie des habitants et en provoquant une vaste diaspora des survivants, ont contribué à affaiblir l'autorité traditionnelle, à miner la cohésion du groupe villageois ou familial, à provoquer une sorte de profond découragement, d'inertie qui se manifeste par un repli des gens sur eux-mêmes, par un refus systématique de s'ouvrir au monde moderne et souvent par un effondrement de la natalité. On constate alors un effritement des familles, des départs massifs des jeunes, une stagnation sinon une régression de l'économie.

(c) L'organisation sociale

La survivance de l'organisation sociale traditionnelle conçue en fonction d'une économie de subsistance, apparaît souvent comme un frein à l'introduction de techniques, de valeurs d'échange, de produits nouveaux. En pays mossi, le système politique très hiérarchisé qui a permis, au cours des siècles derniers, la conquête d'immenses territoires, l'établissement d'une paix durable a profondément inféodé l'individu aux classes dirigeantes. Depuis une dizaine d'années, les efforts entrepris par les gouvernements nouvellement installés pour substituer l'autorité administrative à celles des chefs n'a réussi que partiellement : si les pouvoirs décisionnaires échappent totalement aux autorités coutumières, leur influence "morale" reste à peu près intacte sur le paysannat. Dans ces conditions, toute enquête d'information, tout programme de développement ne pourra être réalisé avec succès qu'avec l'accord et la participation active des chefs de province. Dans chaque région mossi, la perméabilité, la réceptivité du groupe aux influences extérieures, son dynamisme propre sera le reflet fidèle de l'attitude conservatrice ou "progressiste" des autorités traditionnelles et variera d'une façon sensible d'une province à l'autre.

Dans les sociétés segmentaires, le problème est différent : l'autorité traditionnelle apparaît seulement au niveau de la maisonnée. Autrefois la maisonnée groupait un nombre important de ménages placés sous la direction du plus ancien de ses membres; elle disposait de ce fait, d'un potentiel de travail suffisant pour assurer sa subsistance et constituer des réserves vivrières. Au cours des 50 dernières années, l'action de l'administration a ruiné la puissance des chefs de famille et en même temps a favorisé l'éclatement des communautés en une multitude d'unités économiques fort modestes. La faiblesse de leurs effectifs, l'abandon à peu près total de l'entraide inter-familiale rendent de plus en plus fragile l'équilibre socio-économique des nouvelles exploitations qui pourvoient tout juste à leurs besoins essentiels. Par ailleurs, la survivance des institutions anciennes tend à bloquer toute initiative individuelle ; le troupeau lié essentiellement aux relations matrimoniales reste donc un bien économique "gelé", la distribution à travers

toute la société des biens d'échange accumulés au cours de la vie du chef de famille (distribution qui se pratique après son décès) n'incite guère l'individu à produire plus que le nécessaire.

Dans ce dernier exemple, la conjonction de l'impact colonial et de la survie des institutions coutumières inadaptées à l'économie moderne, aboutit à une régression catastrophique des niveaux de vie, à une paralysie de toute initiative, de tout dynamisme.

S'il est souhaitable que le chercheur, dans un effort de synthèse essaie d'appréhender tout ce qui contribue à développer ou à freiner le dynamisme d'un groupe, il ne doit pas négliger l'examen des cas aberrants qui constituent autant de tests susceptibles d'orienter une politique de développement et de tracer les limites de cette action.

Il n'est pas rare en effet qu'au cours d'enquêtes, on ne découvre un groupe familial plus prospère que d'autres qui, par son organisation plus méthodique, par ses initiatives novatrices, par l'adoption de techniques meilleures, atteint un niveau de vie supérieur à celui des exploitations voisines. Même s'il s'agit d'un ancien militaire ou d'un fonctionnaire à la retraite qui bénéficie par conséquent, de moyens financiers plus importants, l'examen de l'expérience tentée ne manquera pas d'intérêt : le chercheur sera amené à examiner les problèmes d'ordre sociologique : dans quelle mesure l'exploitation fait encore partie de la communauté villageoises? Le chef de famille est-il en marge de la société ou jouit-il d'un certain prestige ?. Son expérience est-elle imitée par d'autres paysans ?. Observe-t-il encore les règles essentielles de la coutume ? ; d'ordre technique : utilisation de moyens modernes : attelage, houe attelée, fumure animale, ou engrais chimiques; d'ordre économique : vente des récoltes, utilisation des bénéfices; d'ordre sanitaire : utilisation de la pharmacopée traditionnelle ou de produits médicaux modernes, alimentation mieux équilibrée, hygiène, confort....

De même, les enquêtes menées dans des hameaux ou dans des exploitations vivant dans des conditions plus précaires que la moyenne des habitants, en posant de nouveaux problèmes au chercheur, lui révéleront peut-être l'importance de certaines données qui, jusqu'ici, lui avait échappé. Chez les Pougouli, chez les Tiéfo de Haute-Volta, quelques uns de leurs hameaux installés dans des zones fertiles mais des plus insalubres, à l'écart du gros de la population, sont plongés dans un état de profond dénuement : affaiblis par la maladie, les gens sont trop peu nombreux pour coloniser convenablement les espaces dont ils disposent. Attachés à leurs autels qu'ils ne peuvent abandonner ou incapables de renouer les lieux sociaux avec le reste du groupe, les petites communautés familiales survivent avec peine et s'amenuisent chaque année davantage...

"Polarisé" par ses enquêtes sur les types de terroirs traditionnels, le géographe trop souvent, ne prête qu'une attention distraite à toutes ces situations particulières qui n'entrent pas dans le cadre de ses préoccupations immédiates. L'étude de ces quelques cas limites lui permettrait

de mieux évaluer toute la complexité des problèmes qui se posent au monde paysan dans lesquels, économie, religion, relations sociales, etc... sont intimement mêlées; elle faciliterait d'autre part, la découverte des principaux facteurs susceptibles de favoriser ou de limiter une action de promotion sociale et économique.

L'extension des études de terroir à tout un pays s'apparente par conséquent quant à son contenu, aux études régionales avec cette différence essentielle que la primauté revient ici aux analyses du milieu humain; les observations relatives au milieu physique étant retenues comme données de base, indispensables à une meilleure compréhension de l'organisation de l'espace par le groupe.

La généralisation d'une monographie villageoise nécessite de la part du chercheur un travail d'autant plus considérable que le pays étudié est plus vaste certes, mais surtout que les variations constatées dans l'agencement des terroirs sont plus nombreuses entraînant par voie de conséquence, l'ouverture d'enquêtes cursives nombreuses et souvent d'enquêtes lourdes sur les communautés spécifiques ou marginales.

Par son expérience solide du pays, par l'étendue et la variété de ses observations (dans des domaines les plus divers) le géographe mieux que quiconque, est capable d'offrir un travail fondamental des plus originaux sur l'économie et la société étudiée, et en même temps de souligner les orientations susceptibles de guider éventuellement toute action de développement : ces orientations qui découleront essentiellement de ses multiples observations, apparaîtront souvent comme des garde-fous à une action "intempestive" d'autorités bien intentionnées mais mal averties. Dans cette perspective, nous pensons que chercheurs et enseignants; techniciens et administrateurs pourront, dans le cadre de leurs propres préoccupations, exploiter avec fruit ces travaux solides qui associent étroitement le "fondamental" au "prospectif".